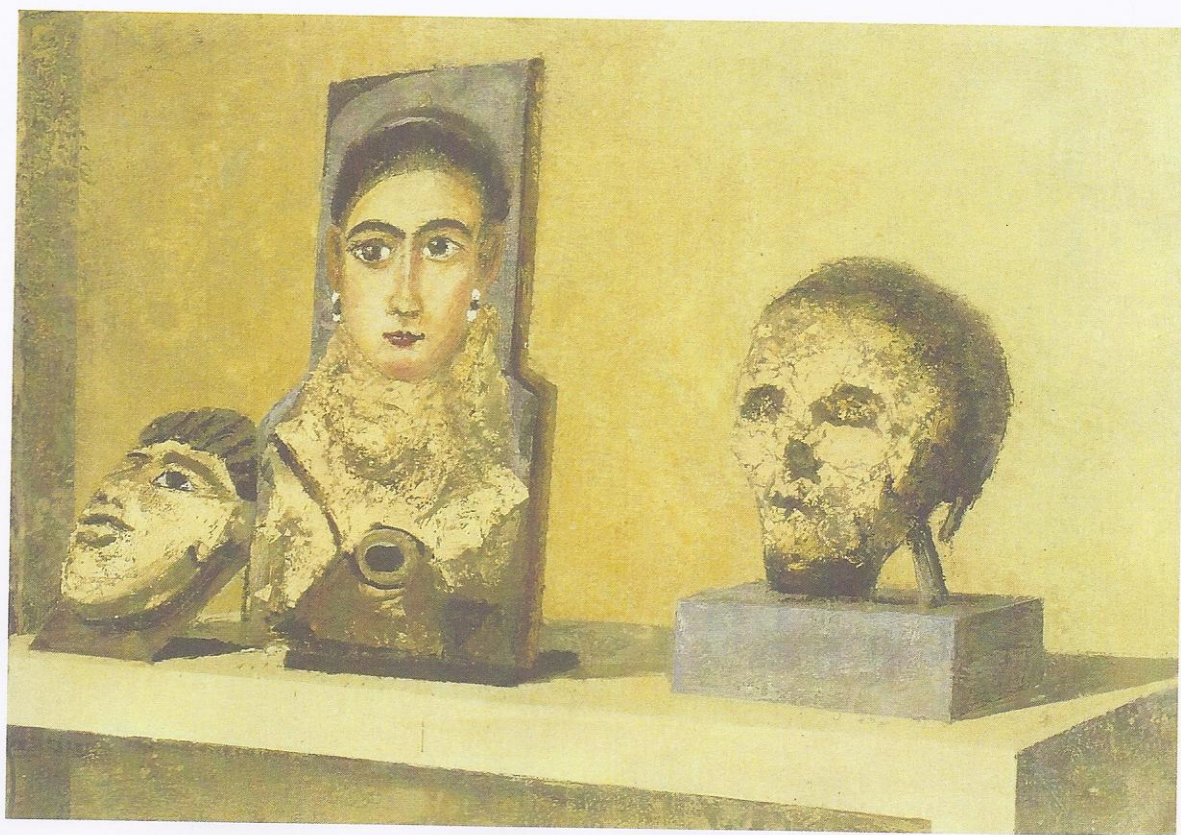


contre JOUR

CAHIERS LITTÉRAIRES

Mort et naissance de l'essai littéraire



Numéro 25
Automne 2011

Un essayiste méconnu : Gilles Leclerc (1928-1999)

Réjean Beaudoin

*S'humaniser ou périr, voilà le dilemme; il est tragique sans être héroïque;
la liberté seule pourra aider à le résoudre et non pas la loyauté.*

Gilles Leclerc, *Journal d'un inquisiteur*

Je lis un essai oublié, à juste titre ou pour de mauvaises raisons, je ne veux pas trancher. Après quelque cinquante ans, l'œuvre n'a pas perdu tout intérêt. C'est déjà beaucoup. Aucun ouvrage n'a mieux ciblé le messianisme canadien-français. Aucun ne l'a dénoncé avec plus de verve et de justice. Le volume compte un grand nombre de morceaux d'anthologie, si bien qu'il constitue en lui-même la somme politico-métaphysique de son sujet qui n'est autre que l'agonie culturelle et morale de l'âme populaire du Canada français depuis 250 ans. Disciple de Michel Brunet ou précurseur d'Hubert Aquin, Gilles Leclerc a publié en 1960 son *Journal d'un inquisiteur* à compte d'auteur. Deux fois réédité depuis, ce pavé dans la mare n'a toujours pas soulevé le tsunami qu'il aurait dû provoquer. Il est

plus que probable que les canards n'en seront pas perturbés. Le dos de ces oiseaux est fait pour le déluge. André Major a qualifié le *Journal d'un inquisiteur* de trois adjectifs qui conviennent à cet écrit déroutant présenté comme une « autopsie impitoyable, excessive et flamboyante de la société québécoise ». C'est un morceau d'indignation qui sort de l'ordinaire.

Un cas singulier

Je n'avais jamais lu intégralement ce texte à la fois célèbre et méconnu. Je n'en avais parcouru que quelques extraits choisis. Le pamphlet entier rend un autre son que ses parties. Je n'invoque pas pour me défendre le fait que je n'avais que quinze ans en 1960. Je regrette amèrement de n'avoir pas connu les résultats de l'« autopsie » avant que le patient ne soit refroidi. La prose de Gilles Leclerc n'est pas tout à fait passée inaperçue. Après tout, deux rééditions à quelque trente ans d'intervalle montrent que le livre a dû rencontrer quelques lecteurs. Pourquoi alors sauter à la conclusion de la mort du pamphlet ? Parce que le procès qu'il instruit n'a jamais abouti au prononcé de la sentence. Parce qu'il vient un temps où il faut voir clair une fois avant la fin : « L'imperfection de la machine suffit à expliquer et justifier l'agonie qui précède de peu le voyage au cimetière. » Le livre fait choc mais le heurt rebondit contre lui au lieu d'ébranler le lectorat.

Gilles Leclerc écrit à l'aube de la Révolution tranquille pour annoncer le contraire du changement qui s'amorçait : le pourrissement indéfini du Canada français, son enfermement à perpétuité dans sa fixation métahistorique. Rien de bon n'est anticipé de la fin de régime constatée. Le pamphlétaire devine plutôt la reconduction du schéma inversé sous les bouleversements pressentis. Le messianisme des classes dirigeantes — clergé et petite bourgeoisie coalisés depuis un siècle — est longuement décrit et démasqué en tant que perversion de la liberté populaire et outil d'asservissement général des consciences. Pour son plus grand malheur, le peuple a aussi consenti à son propre égarement. Il n'est pas question d'épargner la responsabilité des « payeurs de taxes et de dîmes » qui se sont laissé complaisamment flatter dans le sens du poil

de leur orgueil de vaincus. Le tison populiste s'est enflammé en Élection divine et en vocation providentielle. L'un des passages les plus connus du pamphlet est dirigé contre la célébration patriotique de la vieille France. La supercherie séculaire et séculière est exposée en détail, mais il faut noter que le langage de l'auteur est le même que celui qu'il s'acharne à confondre pour en souligner la mauvaise foi. Le propos critique se tient sur le terrain occupé par les doctrinaires, celui de l'intemporel. L'auteur ne vise pas à déplacer la discussion sur un autre plan, en passant par exemple du sacré au profane, en débordant les enjeux spirituels pour recourir au discours laïque. Leclerc ne renie pas les vérités supérieures qu'il reproche aux élites de dénaturer. Il tient au contraire à montrer que leur autorité se discrédite par les valeurs qu'elle invoque. Ce n'est pas au nom de nouveaux principes modernes ou progressistes que le polémiste élève la voix pour accuser les bien pensants, mais en leur appliquant leur propre médecine spirituelle, laquelle dénonce mieux la fourberie que ne le ferait le recours à l'argumentation politique.

La position de Leclerc diffère beaucoup des penseurs de *Cité libre* et, un peu plus tard, de *Parti pris*. L'essayiste fait plutôt retour au temps de *La Nouvelle Relève*, mais le ton s'est radicalisé. « Intellectuellement, je le réaffirme, les Canadiens français auraient pu et dû être les vainqueurs dans ce pays. Il aurait fallu pour cela [...] qu'ils fussent, avec la franchise de l'humilité, tendre l'oreille et le cœur à leur démon intérieur. » On ne lit pas ceci dans le droit fil de ce qui commence avec la Révolution tranquille dont l'héritage est si considérable jusqu'à nos jours. Est-ce pour cela que le *Journal d'un inquisiteur* semble retomber si loin de la relecture qu'on souhaiterait en faire ? Le fait est qu'il exerce moins de prise sur le présent qu'il n'en pouvait avoir à l'époque de sa parution. J'y devine une étrange grandeur de ce livre : ne jamais coïncider parfaitement avec l'actualité qu'il affronte, non pas dans une conjoncture quelconque mais métaphysiquement et au subjonctif imparfait. L'écrivain s'oppose au messianisme qu'il accuse d'avoir failli, mais c'est au nom d'un prophétisme qu'il fallait réaliser au conditionnel passé ! Leclerc apostrophe ses contemporains dans une colère jupitérienne, évoquant la tragédie eschylienne de son peuple avec un souffle convulsif. Sa voix crie

dans le désert de tous les ratés d'une histoire inentamée, suspendue dans l'errance velléitaire qui la caractérise. Il vaut la peine de méditer ce texte dans les chaumières et les places encombrées de la stupeur postmoderne. Je sais bien que cette interrogation n'aura pas lieu pour d'innombrables raisons qui éclatent partout dans cet ouvrage qui nous reste curieusement contemporain, mais sa vocifération s'entend à peine dans un asile de surmenés qui divaguent sous les tranquillisants. Quel infigurable sort que celui d'un texte au sujet irrecevable ! Leclerc est inadmissible parce qu'il prend congé de la science des docteurs de son époque, mais le plus navrant est qu'il ne sera pas plus prisé de ceux d'aujourd'hui.

Je m'étonne de relever que la Révolution tranquille ne semble pas s'apercevoir, même à l'état d'ébauche, dans un livre paru en 1960. Entre la fin du mythe du Canada français et le commencement de ce qui allait suivre, on rencontre un blanc de mémoire qui isole le symbole de ce peuple élu de la réalité charnelle de son histoire; l'hiatus est rempli de délires d'interprétation dont Gilles Leclerc s'empresse de fournir lui-même l'archétype en artiste de l'allégorie. Le style était déjà daté en 1960. Le peu de cas qu'on a fait du livre ne peut tenir qu'à cela. L'essentiel, c'est que son analyse fait mal, qu'elle blesse et tranche dans le vif, je dirais dans le pif du sujet. Même après cinquante-et-un ans, elle reste douloureusement cruelle et sans merci. Aucune circonstance atténuante n'est admise à la faillite historique de ce peuple. Son échec n'est pas la faute de ses ennemis, car ce sont les nôtres qui ont consommé une défaite que ni les Français ni les Anglais ne pouvaient décisivement sceller. Il n'y a pas d'esquive : le Québec est le lieu d'une décomposition morale et métaphysique, d'un avortement de l'Esprit, d'un gâchis inexcusable, car le jeu des obstacles déjà surhumains à surmonter a été secondé au lieu d'être contré. Je ne dis pas qu'il faille souscrire sans réserve à ce jugement d'une absolue sévérité. Je le rapporte en regrettant qu'il n'ait pas nourri davantage la réflexion, malgré l'exagération rhétorique parfois outrée. Je retiens seulement la factualité du diagnostic : le peuple a cédé au chantage de ses élites qui l'ont maintes fois fourvoyé. C'était de plus un chantage spirituel, le moins légitime de tous les commerces temporels (car ceux-ci ont aussi leur part au spirituel dans la pensée d'un Péguy). Au lieu de flairer

et de déjouer la ruse, ce peuple crédule a avalé l'appât sublimé avec une satisfaction gloutonne. Le crime n'est pas dans l'erreur de discernement, mais dans le tripotage des valeurs : on s'est complu à travestir la défaite en héroïsme par la magie de quelques grands mots : la langue, la race, la foi et la conversion de l'Amérique.

Une telle complicité des abuseurs et des victimes représente en effet un test concluant d'immaturité collective. L'honneur n'était plus sauf. Il avait pu l'être en 1763, mais la question est ici de savoir si le déficit culturel, philosophique, spirituel a été comblé depuis 1960, c'est-à-dire si l'analyse de Leclerc est toujours pertinente après un demi-siècle. Si elle l'est, c'est qu'il reste à mener jusqu'au bout la critique d'une culture qui n'en finit plus de se diluer dans l'attentisme. Si Gilles Leclerc avait su prévoir la mouvance des années 1960 et la naissante Révolution tranquille, il ne les aurait pas saluées comme une nouvelle ère de liberté, mais il leur aurait peut-être reproché de s'inscrire dans le droit fil de la succession à casser. Il aurait probablement dénoncé l'héritage prolongé et aggravé de la Grande Noirceur dans un État laïc qui était à ses yeux le comble du malheur moderne après la théocratie. On hésite à suivre l'« inquisiteur » sur sa lancée, mais ses excès ont un parfum d'intransigeance dont l'exemple s'est perdu depuis longtemps.

Gilles Leclerc ne parle pas de la Révolution tranquille, puisque son livre est largement rédigé avant le coup d'envoi de celle-ci. Je ne tente pas de lui faire dire ce dont il ne pouvait pas traiter parce qu'il s'occupait de l'état des lieux avant 1960. On sait pourtant que la datation est discutable. Tout ne s'est pas transformé d'un seul coup avec le fameux millésime. On peut bien remarquer que Leclerc rejoint des constats qui ont été faits avant lui, comme il en convient lui-même, quoiqu'il reste généralement avare de citations. Doit-on comprendre que le franc tireur était un réactionnaire ? Je m'en voudrais de hâter pareille conclusion. Il faut y regarder mieux. Le mot laïcité, par exemple, n'est pas chez lui le contraire du cléricalisme, c'en est presque le prolongement potentiellement plus néfaste que la vieille complicité des politiciens et de l'épiscopat. « Laïciser n'est pas une solution, c'est un expédient. » La lâcheté spirituelle est à bannir, non le statut (civil ou religieux) des enseignants ni des autres mandataires de l'État.

La confessionnalité, comme on peut le voir, est et restera un problème mineur, si les ingénieurs de l'éducation possèdent assez de goût et de virilité pour tirer le chandelier de dessous le boisseau, mais elle devient fatalement un pourrissoir officiel si, prenant avantage de sa coïncidence avec la nationalité, elle emploie le prestige de son autorité à cacher des bouts de vérité historique ou autre, si elle s'embarque dans l'aventure de mystification communautaire. Toute vérité refoulée devient un objet de rancœur.

En d'autres mots, l'éducation n'a pas pour but de reproduire le personnel politique en formant « les élites de demain », comme on le répétait aux privilégiés de collèges classiques. Le remplacement des communautés enseignantes par des pédagogues vite faits n'aurait pas obtenu l'assentiment de l'auteur. Sa façon de poser la question de l'éducation est autre. Il me semble qu'il touche du doigt le malaise, par exemple lorsqu'il écrit :

Je n'ai jamais compris la peur épileptique que les Églises et les États éprouvent devant la liberté et la vérité; elles se situent pourtant à l'exacte opposé de l'ambition. La science infuse, ecclésiastique et politique, ignore-elle alors ce fait élémentaire que les penseurs, les artistes et les saints visent un tout autre objectif que la présidence des Sénats, des banques et des universités ?

Le principe d'autorité combattu énergiquement par Gilles Leclerc n'est pas moins nocif de nos jours qu'il ne l'était alors. Peu importe la source de l'orthodoxie, elle est toujours contraire à l'éclosion de l'esprit créateur dès qu'elle se mêle de limiter la liberté au lieu de prendre appui sur elle. La liberté est du ressort exclusif de l'individu avant de devenir une vertu collective et celle-ci ne se manifestera pas si n'est d'abord respecté le sujet le plus vulnérable qu'est chaque enfant à l'école.

La liberté avant tout

La lecture de cet ouvrage fait ressortir le décor moral et sociologique d'il y a un demi-siècle. Ce tableau s'ébauche entre les lignes. On y devine la rudesse des rapports quotidiens entre les groupes et les

personnes. Le langage du pamphlétaire en donne la mesure en faisant écho à cette brutalité presque oubliée. Les femmes sont tout à fait exclues du discours public ou n'y sont évoquées que par les connotations les plus grossières. S'il faut qualifier la bassesse des hiérarchies du pouvoir, le mot « femelles » exprimera tout le dédain qu'on voue aux dignitaires ensoutanés et à leurs alliés politiques. Les allusions au troisième sexe vont souvent dans le même (lourd) double sens. Pareil langage n'est pas édifiant pour le lecteur actuel, mais il s'inscrit dans un certain contexte qui n'en ressort que plus crûment. Le pamphlétaire ne cesse de contester l'obligation où se place l'autorité arbitraire de redéfinir les termes pour les manipuler à son avantage, réécrivant l'histoire en la falsifiant totalement, abusivement, vulgairement. C'est ce reproche qui amène l'auteur à faire preuve d'une violence analogue en choisissant ses mots de manière à exprimer l'énormité de ce qu'il condamne. Ce faisant, il limite sa lisibilité à long terme, puisque le lecteur d'aujourd'hui est forcé d'entendre dans les propos du critique l'outrance même que celui-ci dénonçait en tâchant de la réfuter. En s'en prenant à la malhonnêteté du discours politique, à la trahison du nationalisme que ce discours prétendait sauvegarder, Leclerc reproduit volontairement ses excès d'expression et se condamne à les assumer à son compte. Telle est la tâche de l'inquisiteur, celle qu'il s'assigne dans son œuvre. Il se piège ainsi dans la redondance monologique, captif de sa propre démesure libertaire qui s'impose les marques d'un langage qu'il récuse par ailleurs furieusement. Cette révolte peut-elle convaincre ? Cela n'est pas sûr, mais s'agit-il de cela pour l'anarchiste ? La violence verbale, même justifiée, semble réfractaire à toute solution proposée. La négation est sans rémission. *Refus global* (1948) avait en réalité une charge positive d'adhésion à la liberté créatrice, comme l'a bien montré Pierre Vadeboncoeur dans *L'humanité improvisée* (essai paru en 2000), mais le *Journal d'un inquisiteur*, douze ans après le manifeste de Borduas, brandit une révolution de papier, une inquisition symbolique qui retourne la Question contre les tenants de l'orthodoxie en déroute dans l'éternité comme dans le siècle. Cette stratégie a quelque chose de pathétique et de déchirant. Irrecevable à sa parution, le *Journal d'un inquisiteur* l'est à peine moins maintenant, comme je l'ai dit, ce qui m'attriste et me réjouit en

même temps, parce qu'il importe de mesurer le passif d'une telle critique, si toutefois elle s'avère si peu fondée qu'on ait pu l'ignorer sans erreur. Il n'en faut pas moins inventer le pouvoir capable de comprendre d'abord la primauté de « CRÉER LA NÉCESSITÉ DE LA LIBERTÉ. C'est une utopie, d'accord, mais dans un univers d'apocalypses quotidiennes, les utopies sont les ultimes méthodes de liberté. »

Peut-on situer la vulnérabilité de l'essai dans sa charge et y lire l'indice de ce que sa pratique est menacée ? L'inquisiteur du titre ne pêche pas par excès de subtilité, on l'aura compris. Il confronte ceux qu'il interpelle directement, moins en les nommant qu'en s'adressant à l'autorité qu'ils compromettent sérieusement, définitivement selon lui. Loin d'accabler le reste du Canada (et de l'Amérique) du complexe religieux compensatoire des Canadiens français, toutes les armes du polémiste sont tournées contre la candeur provinciale, seule responsable des malheurs des nôtres, dont la duplicité est irrémédiable. « La pente que le Québec aujourd'hui dévale est raide et il n'est pas prouvé qu'il pourra la remonter, car d'élite, mon peuple est devenu déçu. Québec n'a pas été mâté par la force, il a été dupé du dehors et du dedans. Il ne semble pas s'en être suffisamment aperçu, ni même à ce point soucieux : ce qui expliquerait son appétit foncier pour les humiliations nationales et les séances de cabale impériale. » Pareille aberration ne va pas sans conséquences. Albert Camus a écrit : « La politique n'est pas la religion, ou alors elle est inquisition. » (*L'homme révolté*) Leclerc soutient que ce qui était évitable est devenu irréversible.

Un impact minimal

Ce qui signale la fragilité de l'essai de Leclerc n'est pas tant dans sa prose — singulier alliage de passion et de raison mêlées — que dans l'inattention de l'écoute qu'elle aura suscitée. Je me demande si l'inquisiteur a fait des disciples et où ils sont allés ? Auraient-ils été tentés de suivre les terroristes du FLQ, comme l'auteur de *Prochain épisode* ? Se seraient-ils plutôt rangés parmi les héros délinquants de Réjean Ducharme et de Marie-Claire Blais, ou mieux de Victor-Lévy Beaulieu dont les livres colossaux s'apparentent parfois aux imprécations de l'inquisiteur que je

n'ai citées que parcimonieusement, car c'est tout le pamphlet qu'il aurait fallu transcrire ? Ou bien seraient-ce les pseudo-cyniques du petit profit narcissique et financier qui incarnent maintenant l'héritage du fulminant pamphlétaire ? Tous ceux-là à la fois et encore quelques autres ? Une équipe de chercheurs finira-t-elle un jour par les dénombrer en mesurant avec rigueur leur degré de fidélité à la pensée de ce prophète peu écouté et peut-être secrètement entendu, quoiqu'on en pense ? Non, il n'a pas pu s'éteindre sans laisser de trace, car on sait que l'autodafé ne supprime pas une idée sur le bûcher et que celle-ci continue de couver sous la cendre. L'échec du pamphlet n'est pas seulement une perte littéraire, elle laisse un vide à combler au sein de la vie de la société. Contrairement à ce qu'on croit couramment, on peut pécher par défaut d'indignation. Trop de modérateurs de débat étouffent la réflexion. Les empiètements du pouvoir sont sans repos. On constate actuellement une docilité extrême de l'opinion. Le jour ne mûrit plus dans la nuit du cri ravalé. Le goût du jour ne veut que l'amusement et il faut que le scandale soit divertissant. Ce qui manque est ce qu'on ne sait plus désirer, à quoi on ne prête guère attention. En quel enseignement le monde actuel pourrait-il retrouver confiance pour faire fond sur quelque réalité substantielle et restaurer la force et l'avenir de l'humanité ? Les partis politiques sont singulièrement dépourvus d'idées et de plans d'action soutenables. L'inspiration fait défaut, et c'est peu dire. « La mystique est la force invincible des faibles », écrivait Péguy dans *Notre jeunesse*. Mais il l'entendait positivement, tandis que les faibles sont plutôt devenus des perdants sans recours. Est-ce bien le sens du cri de Leclerc ? Finalement, un modèle d'indignation, même critiquable, a son importance dans les enjeux de l'heure auxquels manque dramatiquement le ressort de sonner l'alarme. Les sociétés actuelles ont besoin d'opposants sans peur, et en nombre, mais surtout capables de vigilance intellectuelle.

À la différence de nombreux essayistes, Leclerc n'a rien du moraliste. Son ambition n'est pas de corriger les mœurs, mais de s'en prendre directement aux principes qui les sous-tendent. Il serait intéressant de tâcher de comprendre pourquoi un livre aussi percutant que le sien n'aura pas eu plus d'effet qu'un coup d'épée dans l'eau. Il importe de tenter

l'explication du peu de retentissement de ce qu'on a perçu tantôt comme un pamphlet, tantôt comme un essai au plein sens du mot. Il est vrai que l'ambiguïté formelle est entretenue dans ce texte et qu'elle a pu nuire au propos. Mais la portée limitée du livre réside ultimement dans l'anémie de la culture qu'il rencontre, car le genre de l'essai exige un degré de conscience élevé, plus sans doute que d'autres formes écrites. Il faut de toute urgence revitaliser la préparation à la culture pour produire des lecteurs encore capables de lire un essai, mais ce n'est pas tout. J'ai tâché de ne pas négliger le décalage qui sépare ma lecture de la parution de ce texte, et la question ainsi posée contient peut-être sa propre réponse, si l'on retient la définition du contemporain que propose Giorgio Agamben : « Celui qui appartient véritablement à son temps, le vrai contemporain, est celui qui ne coïncide pas parfaitement avec lui ni n'adhère à ses prétentions, et se définit, en ce sens, comme inactuel; mais précisément pour cette raison, précisément par cet écart et cet anachronisme, il est plus apte que les autres à percevoir et à saisir son temps. » Là se trouve essentiellement la difficulté que j'ai tenté d'expliquer quant au peu de cas qu'on a fait du livre. Elle réside dans la fracture du temps qui isole l'existence concrète de l'Histoire. Un écrivain comme Leclerc le comprenait, il me semble, à la manière de Péguy dans son ouvrage posthume, *Véronique. Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* : « L'éternel a été provisoirement masqué; l'éternité a avorté dans le temps (pour quel temps); l'éternel a été temporairement suspendu parce que les chargés de pouvoir, les *fondés* de pouvoir de l'éternel ont méconnu, ont inconnu, ont oublié; ont méprisé le temporel. » C'est l'ici-bas que compromettaient en premier lieu les représentants autoproclamés de l'au-delà. Leclerc ne faisait pas figure d'illuminé. Il pratiquait un réalisme politique dont l'avènement n'était pas encore mûr ou qui l'était trop, au contraire, mais à l'insu de l'inquisiteur qui se sera mépris sur l'anachronisme de son temps.

J'avoue pour terminer que j'aime les ouvrages vieillis qui se résignent mal à l'oubli, ceux qu'on ne lit plus et qui survivent malgré tout à l'attention distraite de leurs premiers lecteurs, livres qui refusent de disparaître pour de bon, comme s'il était impensable qu'on les ignore et qu'on les perde ainsi définitivement. Il est pourtant dans l'ordre des

choses que les œuvres meurent. Les genres y passent aussi. Encore leur doit-on au moins un modeste rite de sépulture.